

Jean de la Fontaine
Fables

Avec des gravures de Virgil Solis

PANDORA No. 57

No 224

FABLES
DE
LA FONTAINE



AVEC DES GRAVURES SUR BOIS
DE
VIRGIL SOLIS



INSEL-VERLAG / LEIPZIG

821.136.1-1

821.133.1-191

LH

JEAN DE LA FONTAINE

1621-1695



922818U

Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"

E1/LH

LES DIEUX

LE BÛCHERON ET MERCURE

A. M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux;
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie:
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les Agneaux aux Loups ravissants,
La Mouche à la Fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'Univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole:
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre:
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée:
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il: Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse. Enfin une de bois:
Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois:
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée;
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt: La voilà!
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.
Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe

PHÉBUS ET BOREE

Borée et le Soleil virent un voyageur
 Qui s'était muni par bonheur
 Contre le mauvais temps. On entraît dans l'automne,
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne:
 Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
 Rend ceux qui sortent avertis
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire;
 Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu:
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourrait nous en être agréable:
 Vous plaît-il de l'avoir? — Eh bien, gageons nous deux,
 Dit Phébus, sans tant de paroles,
 A qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du Cavalier que nous voyons.
 Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise, en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva. Le Vent perdit son temps;
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme;
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,
 Le Soleil dissipe la nue,
 Récrée, et puis pénètre enfin le Cavalier,
 Sous son balandras fait qu'il sue,

Le contraint de s'en dépouiller :
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence.



LA MORT ET LE BÛCHERON

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

LE PETIT DIEU

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,
demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue.
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit :
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur : fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur,

Il déjeune très-bien; aussi fait sa famille,
 Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés:
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
 Boit son vin, caresse sa fille.
 L'embaras des chasseurs succède au déjeuné.
 Chacun s'anime et se prépare:
 Les trompes et les cors font un tel tintamarre
 Que le bon homme est étonné.
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager: adieu planches, carreaux;
 Adieu chicorée et porreaux;
 Adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre était gité dessous un maître chou.
 On le quête; on le lance; il s'enfuit par un trou,
 Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
 Par ordre du seigneur; car il eût été mal
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bon homme disait: Ce sont là jeux de prince.
 Mais on le laissait dire: et les chiens et les gens
 Firent plus de dégât en une heure de temps
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous:
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres.

LE CURÉ ET LE MORT

Un mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte;
 Un Curé s'en allait gaiement
 Enterrer ce mort au plus vite.
 Notre défunt était en carrosse porté,
 Bien et dûment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
 Robe d'hiver, robe d'été,

Que les morts ne dépouillent guère.
 Le Pasteur était à côté,
 Et récitait, à l'ordinaire,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des psaumes et des leçons,
 Et des versets et des répons:
 Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons;
 Il ne s'agit que du salaire.
 Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
 Et des regards semblait lui dire:
 Monsieur le Mort, j'aurai de vous
 Tant en argent, et tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts.
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs.
 Certaine nièce assez proprette
 Et sa chambrière Paquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée,
 Un heurt survient: adieu le char.
 Voilà Messire Jean Chouart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée:
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;
 Notre Curé suit son seigneur:
 Tous deux s'en vont de compagnie,
 Proprement toute notre vie
 Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
 Et la fable du Pot au lait.

LES MÉDECINS

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,

Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait: Il est mort; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN

Certain Enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut,
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Écolier,
Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchait l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants:
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châ timent
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
 Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
 Et ne sais bête au monde pire
 Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairait aucunement.



L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux Bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend:
 L'un était pauvre, mais habile;
 L'autre, riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage,
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.
 C'était tout homme sot: car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite?
 La raison m'en semble petite.
 Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,
 Vous vous croyez considérable;
 Mais, dites-mois, tenez-vous table?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
 La République a bien affaire
 De gens qui ne dépensent rien!
 Je ne sais d'homme nécessaire
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
 L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
 Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
 A Messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés.

Ces mots remplis d'impertinence
 Eurent le sort qu'ils méritaient.
 L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient:
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile;
 Il reçut partout des mépris:
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle.

Laissez dire le sots: le savoir a son prix.



LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PÂTRE, ET LE FILS DE ROI

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
 Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
 Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de roi,
 Réduits au sort de Bélisaire,
 Demandaient aux passants de quoi
 Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avait assemblés,
 Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
 C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine:
 Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée,
 Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
 De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
 Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
 Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler; croit-on
 Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
 De l'esprit et de la raison;
 Et que de tout berger, comme de tout mouton,
 Les connaissances soient bornées?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
 L'un (c'était le Marchand) savait l'arithmétique:
 A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
 J'enseignerai la politique,
 Reprit le Fils de roi. Le Noble poursuivit:
 Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école.
 Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
 La sottie vanité de ce jargon frivole!
 Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi?
 Le mois a trente jours: jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous, par votre foi?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
 Ou plutôt sur quelle assurance
 Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
 Avant tout autre, c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science
 Est courte là-dessus: ma main y suppléera.
 A ces mots, le Pâtre s'en va
 Dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
 Et, grâce aux dons de la nature,
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.



L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage:
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
 D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.

Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
 Recueillirent leur droits, tandis que la Fortune
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
 Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
 Bref, il plut dans son escarcelle.
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats ;
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, et carrosses :
 Ses jours de jeûne étaient des noces.
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
 Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos, et bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause :
 Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;
 Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
 Fut enlevé par les corsaires ;
 Un troisième au port arrivant,
 Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
 N'étaient plus tels qu'auparavant.
 Enfin ses facteurs le trompant,
 Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
 Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
 Il devint pauvre tout d'un coup.
 Son ami, le voyant en mauvais équipage,
 Luit dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
 Consolez-vous, dit l'autre, et s'il ne lui plaît pas
 Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

 Je ne sais s'il crut ce conseil ;
 Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
 Son bonheur à son industrie ;
 Et si de quelque échec notre faute est suivie,

Nous disons injures au Sort.

Chose n'est ici plus commune :

Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune;

On a toujours raison, le Destin toujours tort.



LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir;

C'était merveilles de le voir,

Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,

Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,

Chantait peu, dormait moins encor;

C'était un homme de finance.

Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,

Le Savetier alors en chantant l'éveillait;

Et le Financier se plaignait

Que les soins de la Providence

N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir

Le chanteur, et lui dit: Or çà, sire Grégoire,

Que gagnez-vous par an? — Par an? Ma foi, monsieur,

Dit avec un ton de rieur

Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière

De compter de la sorte; et je n'entasse guère

Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin

J'attrape le bout de l'année;

Chaque jour amène son pain.

Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?

Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours

(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chômer: on nous ruine en fêtes;

L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Le Financier, riant de sa naïveté,

Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant: il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis:
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.



LE CHARTIER EMBOURBÉ

Le Phaéton d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours: c'était à la campagne,
 Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
 Appelé Quimper-Corentin.
 On sait assez que le Destin
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage:
 Dieu nous préserve du voyage!
 Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
 Pestant, en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui-même.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde:
 Hercule, lui dit-il, aide-moi. Si ton dos
 A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici.

Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi:
 Hercule veut qu'on se remue,
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient;
 Ôte d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
 Or bien je vas t'aider, dit la voix. Prends ton fouet.
 Je l'ai pris. Qu'est ceci? mon char marche à souhait:
 Hercule en soit loué! Lors la voix: Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.



LE CHARLATAN

Le monde n'a jamais manqué de charlatans:
 Cette science, de tout temps,
 Fut en professeurs très fertile.
 Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
 Et l'autre affiche par la ville
 Qu'il est un passe-Cicéron.
 Un des derniers se vantait d'être
 En éloquence si grand maître,
 Qu'il rendrait disert un badaud,
 Un manant, un rustre, un lourdaud;
 Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
 Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
 Je le rendrai maître passé,
 Et veux qu'il porte la soutane.
 Le Prince sut la chose; il manda le Rhéteur.
 J'ai, dit-il, en mon écurie
 Un fort beau roussin d'Arcadie;
 J'en voudrais faire un orateur.
 Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
 On lui donna certaine somme:

Il devait au bout de dix ans
 Mettre son âne sur les bancs;
 Sinon il consentait d'être en place publique
 Guindé la hart au col, étranglé court et net,
 Ayant au dos sa rhétorique,
 Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
 Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
 Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance;
 Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance
 Un discours où sont art fût au long étendu;
 Un discours pathétique, et dont le formulaire
 Servit à certains Cicérons
 Vulgairement nommés larrons.
 L'autre reprit: Avant l'affaire,
 Le Roi, l'Âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
 De compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvants, bien mangeants:
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.



LES VOLEURS ET L'ÂNE

Pour un Âne enlevé deux Voleurs se battaient:
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
 Tandis que coups de poing trottaient,
 Et que nos champions songeaient à se défendre,
 Arrive un troisième larron
 Qui saisit maître Aliboron.

L'Âne, c'est quelquefois une pauvre province;
 Les voleurs sont tel ou tel prince,
 Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois.
 Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois:
 Il est assez de cette marchandise.
 De nul d'eux n'est souvent la province conquise:
 Un quart voleur survient, qui les accorde net
 En se saisissant du Baudet.



LE PAYSAN DU DANUBE

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
 Jadis l'erreur du souriceau
 Me servit à prouver le discours que j'avance:
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît les premiers: quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci,
 Son menton nourrissait une barbe touffue:
 Tout sa personne velue
 Représenta't un ours, mais un ours mal léché:
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinture de jones marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue:
 Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister:
 Veillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris!
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice:
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous que punit la romaine avarice:
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
 Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
 Qu'avez-vous appris aux Germains?
 Ils ont l'adresse et le courage:
 S'ils avaient eu l'avidité,
 Comme vous, et la violence,
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée;
 Car sachez que les Immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
 La terre et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les: on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
 Nous laissons nos chères compagnes;
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les: ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots, il se couche; et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres préteurs; et par écrit
 Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.



L'ŒIL DU MAÎTRE

Un Cerf, s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 Mes frères, leur dit-il, ne me decelez pas:
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras;
 Ce service vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez point regret.
 Les Bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire et prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
 Comme l'on faisait tous les jours:
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
 L'intendant même; et pas un d'aventure
 N'aperçut ni corps, ni ramure,
 Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux Bœufs, attend dans cette étable
 Que, chacun retournant au travail de Cérès,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.

L'un des Bœufs ruminant lui dit: Cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.

Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, et vient faire sa ronde.

Qu'est ceci? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu: chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment:
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE

A. M. D. M.

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi: Dites-moi, je vous prie,

Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
 A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance:
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes:
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter,
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
 Malherbe là-dessus: Contenter tout le monde!
 Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur Ane, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre!
 Le premier qui les vit de rire s'éclata:
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
 Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
 L'Ane, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure;
 Il fait monter son Fils, il suit; et, d'aventure,
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
 Oh la oh, descendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
 Quand trois filles passant, l'une dit: C'est grand'honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,

Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son Ane, et pense être bien sage.
 Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge:
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son Fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit: Ces gens sont fous!
 Le Baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
 Hé quoi? charger ainsi cette pauvre bourrique!
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbieu! dit le Meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
 L'Ane se prélassant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit: Est-ce la mode
 Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode?
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane
 Nicolas, au rebours; car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
 Beau trio de baudets! Le Meunier repartit:
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue,
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
 Allez, venez, courez; demeurez en province;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

L'AMOUR ET LA FOLIE

L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici:
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble:
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint; l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux;
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas:
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas:
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande:
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la patrie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

LE MARI, LA FEMME, ET LE VOLEUR

Un Mari fort amoureux,
 Fort amoureux de sa Femme,
 Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
 Jamais ceillade de la dame,
 Propos flatteur et gracieux
 Mot d'amitié, ni doux sourire,
 Défiant le pauvre sire,
 N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
 Je le crois: c'était un mari.
 Il ne tint point à l'hyménée
 Que, content de sa destinée,
 Il n'en remerciât les Dieux.
 Mais quoi? si l'amour n'assaisonne
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
 Notre Épouse étant donc de la sorte bâtie,
 Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
 Il en faisait sa plainte une nuit. Un Voleur
 Interrompit la doléance.
 La pauvre femme eut si grand'peur
 Qu'elle chercha quelque assurance
 Entre les bras de son époux.
 Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
 Me serait inconnu. Prends donc en récompense
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance;
 Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
 Gens honteux, ni fort délicats:
 Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
 Que la plus forte passion
 C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion,
 Et l'amour quelquefois: quelquefois il la dompte;
 J'en ai pour preuve cet amant
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
 L'emportant à travers la flamme.
 J'aime assez cet emportement;

* Le conte m'en a plu toujours infiniment :
 Il est bien d'une âme espagnole,
 Et plus grande encore que folle.



L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES, ET SES DEUX MAÎTRESSES

Un Homme de moyen âge,
 Et tirant sur le grison,
 Jugea qu'il était saison
 De songer au mariage.
 Il avait du comptant,
 Et partant

De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire:
 En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;
 Bien adresser n'est pas petite affaire.
 Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part:
 L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
 Mais qui réparait par son art
 Ce qu'avait détruit la nature.
 Ces deux Veuves, en badinant,
 En riant, en lui faisant fête,
 L'allaient quelquefois tétonnant,
 C'est-à-dire ajustant sa tête.
 La Vieille, à tous moments, de sa part emportait
 Un peu du poil noir qui restait,
 Afin que son amant en fût plus à sa guise.
 La Jeune saccageait les poils blancs à son tour.
 Toutes deux firent tant, que notre tête grise
 Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
 Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les Belles,
 Qui m'avez si bien tondu:
 J'ai plus gagné que perdu;
 Car d'hymen point de nouvelles.
 Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
 Je vécusse, et non à la mienne.
 Il n'est tête chauve qui tienne:
 Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

L'IVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
 Honte ni peur n'y remédie.
 Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
 Je ne dis rien que je n'appuie
 De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
 Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
 Qu'ils sont au bout de leurs écus.
 Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
 Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
 Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
 Là, les vapeurs du vin nouveau
 Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
 L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
 Un luminaire, un drap des morts.
 Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
 Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
 Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
 Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
 Lui présente un chaudéau propre pour Lucifer.
 L'époux alors ne doute en aucune manière
 Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
 Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
 La cellerière du royaume
 De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.
 Le mari repart, sans songer :
 Tu ne leur portes point à boire?

LA FOLIE

LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console;
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole:

Le Temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande; on ne croirait jamais

Que ce fût la même personne:

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attrait.

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;

C'est toujours même note et pareil entretien;

On dit qu'on est inconsolable;

On le dit, mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme

Lui criait: Attends-moi, je te suis; et mon âme,

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage;

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler:

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?

Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports;

Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe;
 L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure:
 Le deuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours;
 Toute la bande des Amours
 Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
 Ont aussi leur tour à la fin:
 On se plonge soir et matin
 Dans la fontaine de Jouvence.
 Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
 Mais comme il ne parlait de rien à notre belle:
 Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis? dit-elle.



LA FILLE

Certaine Fille, un peu trop fière,
 Prétendait trouver un mari
 Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
 Point froid et point jaloux: notez ces deux points-ci.
 Cette fille voulait aussi
 Qu'il eût du bien, de la naissance,
 De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir:
 Il vint des partis d'importance.
 La belle les trouva trop chétifs de moitié:
 Quoi? moi! quoi? ces gens-là! l'on radote, je pense.
 A moi les proposer! hélas! ils font pitié:
 Voyez un peu la belle espèce!
 L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse;
 L'autre avait le nez fait de cette façon-là:
 C'était ceci, c'était cela;
 C'était tout, car les précieuses
 Font dessus tout les dédaigneuses.
 Après les bons partis, les médiocres gens
 Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
 De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
 Fort en peine de ma personne:
 Grâces à Dieu, je passe les nuits
 Sans chagrin, quoique en solitude.
 La belle se sut gré de tous ces sentiments;
 L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.
 Un an se passe, et deux, avec inquiétude;
 Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
 Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
 Puis ses traits choquer et déplaire;
 Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
 Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
 Les ruines d'une maison
 Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
 Pour les ruines du visage?
 Sa préciosité changea lors de langage.
 Son miroir lui disait: Prenez vite un mari.
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi:
 Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru.

(cp. *Le Héron* p. 82)

LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret:
 Le porter loin est difficile aux dames
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un Mari s'écria,
 La nuit, étant près d'elle: Ô Dieux! qu'est-ce cela?
 Je n'en puis plus! on me déchire!
 Quoi? j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà,
 Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire:
 On m'appellerait poule; enfin n'en parlez pas.

La Femme, neuve sur ce cas,
 Ainsi que sur mainte autre affaire,
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire;
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'Épouse, indiscrète et peu fine,
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
 Et de courir chez sa voisine.
 Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre:
 Mon Mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère.
 Vous moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne savez guère
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La Femme du pondeur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle:
 Elle va la répandre en plus de dix endroits:
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:
 Précaution peu nécessaire,
 Car ce n'était plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montaient à plus d'un cent.



LA FEMME NOYEE

Je ne suis pas de ceux qui disent: Ce n'est rien,
 C'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 Puisqu'il s'agit en cette fable,
 D'une femme qui dans les flots

Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un deux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit: Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière:
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.



LES DEVINERESSES

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent: qu'y faire? Il faut qu'il ait son cours.
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse :
 On l'allait consulter sur chaque événement ;
 Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
 Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
 Chez la devineuse on courait
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Son fait consistait en adresse :

Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.

Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
 Elle passait pour un oracle.

L'oracle était logé dedans un galetas ;

Là cette femme emplit sa bourse,

Et, sans avoir d'autre ressource,

Gagne de quoi donner un rang à son mari ;

Elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli

D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
 Femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin
 Allait, comme autrefois, demander son destin ;

Le galetas devint l'autre de la Sibylle.

L'autre femelle avait achalandé ce lieu.

Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,

Moi devine ! on se moque : eh ! Messieurs, sais-je lire ?

Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu ;

Point de raisons : fallut deviner et prédire,

Mettre à part force bons ducats,

Et gagner malgré soi plus que deux avocats.

Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :

Quatre sièges boiteux, un manche de balai,

Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.

Quand cette femme aurait dit vrai

Dans une chambre tapissée,

On s'en serait moqué : la vogue était passée

Au galetas ; il avait le crédit.

L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
 J'ai vu dans le Palais une robe mal mise
 Gagner gros: les gens l'avaient prise
 Pour maître tel, qui traînait après soi
 Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.



LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES

Il était une Vieille ayant deux chambrières:
 Elles filaient si bien que les sœurs filandières
 Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
 La Vieille n'avait point de plus pressant souci
 Que de distribuer aux Servantes leur tâche.
 Dès que Thétys chassait Phébus aux crins dorés,
 Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés:
 Deçà, delà, vous en aurez:
 Point de cesse, point de relâche.
 Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
 Un misérable Coq à point nommé chantait;
 Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable,
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit,
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
 Dormaient les deux pauvres Servantes.
 L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
 Et toutes deux, très malcontentes,
 Disaient entre leurs dents: Maudit Coq, tu mourras.
 Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée:
 Le réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché:
 Notre couple, au contraire, à peine était couché,
 Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,
 Courait comme un lutin par toute sa demeure.
 C'est ainsi que, le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 On s'enfonce eacor plus avant:

Témoin ce couple et son salaire.
 La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
 De Charybde en Scylla.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée:
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
 Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait;
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
 Qui ne fait châteaux en Espagne?

Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux;
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean comme devant.

INTERMÈDE

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain Ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon vivait seul et caché.
Il fût devenu fou: la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'Ours habitait;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.

Ces deux emplois sont beaux: mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.

L'Ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'Homme eut peur; mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.

L'Ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit: Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas

De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble:
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier:
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le Vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mît l'Ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit: le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'Homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

LA COUR DU LION

LA COUR DU LION

La Majesté Lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.

Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le Roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence

Le Prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut: le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

Le Singe approuva fort cette sévérité;

Et, flatteur excessif, il loua la colère

Et la griffe du Prince, et l'ancre, et cette odeur:

Il n'était ambre, il n'était fleur

Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie

Eut un mauvais succès, et fut encor punie:

Ce Monseigneur du Lion-là

Fut parent de Caligula.

Le Renard étant proche: Or çà, lui dit le Sire,

Que sens-tu? dis-le-moi: parle sans déguiser.

L'autre aussitôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume: il ne pouvait que dire

Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement:

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat:
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage:
Bertrand dérobaît tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.

Les escroquer était une très bonne affaire:
Nos galants y voyaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit: Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient: adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

LE SINGE ET LE LÉOPARD

Le Singe avec le Léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient, chacun à part.

L'un d'eux disait: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le Roi m'a voulu voir;

Et si je meurs, il veut avoir

Un manchon de ma peau: tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée!

La bigarrure plaît. Partant chacun le vit;
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.

Le Singe, de sa part, disait: Venez, de grâce;
Venez, Messieurs, je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement;

Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,

Cousin et gendre de Bertrand,

Singe du Pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler;

Car il parle, on l'entend: il sait danser, baller

Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs:

Non, Messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,

Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit

Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:

L'une fournit toujours des choses agréables;

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.

Oh! que de grands seigneurs, au Léopard semblables,

N'ont que l'habit pour tous talents!

LÀ GÉNISSE, LA CHÈVRE, ET LA BREBIS,
EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La Génisse, la Chèvre, et leur sœur la Brebis,

Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,

Firent société, dit-on, au temps jadis,
 Et mirent en commun le gain et le dommage.
 Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.
 Vers ses associés aussitôt elle envoie.
 Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
 Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
 Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
 Prit pour lui la première en qualité de Sire.
 Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
 C'est que je m'appelle Lion:
 A cela l'on n'a rien à dire.
 La seconde, par droit, me doit échoir encor:
 Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
 Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
 Je l'étranglerai tout d'abord.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le Ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie;
 Nul mets n'excitait leur envie;
 Ni loups ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie;
 Les tourterelles se fuyaient:
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le Lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.

Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

Eh bien ! manger moutons, canaille, sottè espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fites, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le Renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'Ane vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots, on cria haro sur le Baudet.

Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expièr son forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LE BAUDET

L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL

Un Anier, son sceptre à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles:
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'Anier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa;
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant: l'Anier et le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours: qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point

Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce:
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'Ane de la fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment? disait-il en son âme,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon,
Avec Monsieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton?
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée;
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton!
Martin-bâton accourt: l'Ane change de ton.
Ainsi finit la comédie.

LE CHIEN

LA LICE ET SA COMPAGNE

Une Lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous
Ils en auront bientôt pris quatre.

LE LOUP ET LE CHIEN

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le matin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,

Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi? rien d'assuré: point de franche lippée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi: vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit: Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le Chien: donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? — Peu de chose.
Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché? dit le Loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

COMPÈRE LOUP

LE LOUP ET LES BERGERS

Un Loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le Loup est l'ennemi commun.
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte,
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du Loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôl,
Mangeants un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, Loup, j'en ferai scrupule?
Non, par tous les Dieux! non; je serais ridicule:
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.
Ce Loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,

Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite?

Bergers, bergers! le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

~~~~~



## LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure:  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?  
Dit cet animal plein de rage:

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant

Dans le courant



Là-dessus, au fond des forêts  
 Le loup l'emporte, et puis le mange,  
 Sans autre forme de procès.

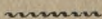


## LE LOUP DEVENU BERGER

Un Loup, qui commençait d'avoir petite part  
 Aux brebis de son voisinage,  
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,  
 Et faire un nouveau personnage.  
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,  
 Fait sa houlette d'un bâton,  
 Sans oublier la cornemuse.  
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau:  
 C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.  
 Sa personne étant ainsi faite,  
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
 Guillot le sycophante approche doucement.  
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,  
 Dormait alors profondément:  
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette:  
 La plupart des brebis dormaient pareillement.  
 L'hyprocrite les laissa faire;  
 Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,  
 Plus de vingt pas au-dessous d'Elle;  
 Et que par conséquent, en aucune façon,  
 Je ne puis troubler sa boisson.  
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;  
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?  
 Reprit l'Agneau; je tette encor ma mère.  
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;  
 Car vous ne m'épargnez guère,  
 Vous, vos bergers, et vos chiens.  
 On me l'a dit: il faut que je me venge.

Il voulut ajouter la parole aux habits,  
 Chose qu'il croyait nécessaire.  
 Mais cela gâta son affaire:  
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix.  
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,  
 Et découvrit tout le mystère.  
 Chacun se réveille à ce son,  
 Les brebis, le chien, le garçon.  
 Le pauvre Loup, dans cet esclandre,  
 Empêché par son hoqueton,  
 Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.  
 Quiconque est loup agisse en loup;  
 C'est le plus certain de beaucoup.



## LE LOUP ET LA CICOGNE

Les loups mangent gloutonnement.  
 Un Loup donc étant de frairie  
 Se pressa, dit-on, tellement  
 Qu'il en pensa perdre la vie:  
 Un os lui demeura bien avant au gosier.  
 De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvait crier,  
 Près de là passe une Cicogne.  
 Il lui fait signe; elle accourt.  
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.  
 Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,  
 Elle demanda son salaire.  
 Votre salaire? dit le Loup:  
 Vous riez, ma bonne commère!  
 Quoi! ce n'est pas encor beaucoup  
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou?  
 Allez, vous êtes une ingrâte:  
 Ne tombez jamais sous ma patte.



## LE CHEVAL ET LE LOUP

Un certain Loup, dans la saison  
 Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie,

Et que les animaux quittent tous la maison  
 Pour s'en aller chercher leur vie;  
 Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,  
 Aperçut un Cheval qu'on avait mis au vert.  
 Je laisse à penser quelle joie.  
 Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc!  
 Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serais hoc,  
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.  
 Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés;  
 Se dit écolier d'Hippocrate;  
 Qu'il connaît les vertus et les propriétés  
 De tous les simples de ces prés;  
 Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,  
 Toutes sortes de maux. Si dom Coursier voulait  
 Ne point celer sa maladie,  
 Lui Loup gratis le guérirait;  
 Car le voir en cette prairie  
 Paître ainsi, sans être lié,  
 Témoignait quelque mal, selon la médecine.  
 J'ai, dit la bête chevaline,  
 Une apostume sous le pied.  
 Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie  
 Susceptible de tant de maux.  
 J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,  
 Et fais aussi la chirurgie.  
 Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,  
 Afin de happer son malade.  
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,  
 Qui vous lui met en marmelade  
 Les mandibules et les dents.  
 C'est bien fait, dit le Loup en soi-même, fort triste;  
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.  
 Tu veux faire ici l'arboriste,  
 Et ne fus jamais que boucher.

## LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un point,  
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?



J'en cherche la raison, et ne la trouve point.  
 Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,  
     Ou d'attaquer celle d'autrui,  
     N'en sait-il pas autant que lui?  
 Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais peut-être  
 Avec quelque raison contredire mon maître.  
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet  
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut  
 La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image  
     Lui parut un ample fromage.  
     Deux seaux alternativement  
     Puisaient le liquide élément:  
 Notre Renard, pressé par une faim canine,  
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine  
     L'autre seau tenait suspendu,  
     Voilà l'animal descendu,  
     Tiré d'erreur, mais fort en peine,  
     Et voyant sa perte prochaine:  
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,  
     De la même image charmé,  
     Et succédant à sa misère,  
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire?  
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits,  
 Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits  
     Échancré, selon l'ordinaire,  
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.  
     Sire Renard était désespéré.  
     Compère Loup, le gosier altéré,  
     Passe par là. L'autre dit: Camarade,  
 Je vous veux régaler: voyez-vous cet objet?  
 C'est un fromage exquis: le dieu Faune l'a fait;  
     La vache Io donna le lait.  
     Jupiter, s'il était malade,  
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tels mets.  
     J'en ai mangé cette échancrure;  
 La reste vous sera suffisante pâture.  
 Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.  
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,  
 Le Loup fut un sot de le croire:

Il descend, et son poids emportant l'autre part,  
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire  
Sur aussi peu de fondement ;  
Et chacun croit fort aisément  
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

---

---

# MAÎTRE RENARD



## LE RENARD ET LES RAISINS

Certain Renard gascon, d'autres disent normand,  
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
Des Raisins mûrs apparemment,  
Et couverts d'une peau vermeille.  
Le galant en eût fait volontiers un repas;  
Mais comme il n'y pouvait atteindre:  
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.  
Fit-il pas mieux que de se plaindre?



## LE CORBEAU ET LE RENARD

Maitre Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maitre Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage:  
Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.



A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie;  
 Et, pour montrer sa belle voix,  
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
 Le Renard s'en saisit, et dit: Mon bon Monsieur,  
 Apprenez que tout flatteur  
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute:  
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.  
 Le Corbeau, honteux et confus,  
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

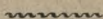


## LE RENARD ET LA CICOGNE

Compère le Renard se mit un jour en frais,  
 Et retint à diner commère la Cicogne.  
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:  
 Le galant, pour toute besogne,  
 Avait un brouet clair; il vivait chichement.  
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:  
 La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;  
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.  
 Pour se venger de cette tromperie,  
 A quelque temps de là, la Cicogne le prie.  
 Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis  
 Je ne fais point cérémonie.  
 A l'heure dite, il courut au logis

De la Cicogne son hôtesse;  
 Loua très fort sa politesse;  
 Trouva le dîner cuit à point:  
 Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.  
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande  
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.  
 On servit, pour l'embarrasser,  
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.  
 Le bec de la Cicogne y pouvait bien passer;  
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,  
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:  
 Attendez-vous à la pareille.



## LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
 Un vieux Coq adroit et matois.  
 Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,  
 Nous ne sommes plus en querelle:  
 Paix générale cette fois.  
 Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse.  
 Ne me retarde point, de grâce;  
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.  
 Les tiens et toi pouvez vaquer,  
 Sans nulle crainte, à vos affaires;  
 Nous vous y servirons en frères;  
 Faites-en les feux dès ce soir,  
 Et cependant viens recevoir  
 Le baiser d'amour fraternelle.  
 Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais  
 Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle  
 Que celle  
 De cette paix;  
 Et ce m'est une double joie  
 De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,

Qui, je m'assure, sont courriers  
 Que pour ce sujet on envoie:  
 Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.  
 Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.  
 Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire:  
 Nous nous réjouirons du succès de l'affaire  
 Une autre fois. Le galant aussitôt  
 Tire ses grègues, gagne au haut,  
 Mal content de son stratagème.  
 Et notre vieux Coq en soi-même  
 Se mit à rire de sa peur;  
 Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.



## LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie  
 Avec son ami Bouc des plus haut encornés:  
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;  
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
 La soif les obligea de descendre en un puits:  
 Là chacun d'eux se désaltère.  
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
 Le Renard dit au Bouc: Que ferons-nous, compère?  
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
 Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;  
 Mets-les contre le mur: le long de ton échine  
 Je grimperai premièrement;  
 Puis sur tes cornes m'élevant,  
 A l'aide de cette machine,  
 De ce lieu-ci je sortirai,  
 Après quoi je t'en tirerai.  
 Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; et je loue  
 Les gens bien sensés comme toi.  
 Je n'aurais jamais, quant à moi,  
 Trouvé ce secret, je l'avoue.  
 Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,  
 Et vous lui fait un beau sermon  
 Pour l'exhorter à patience.



Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence  
Autant de jugement que de barbe au menton,  
    Tu n'aurais pas, à la légère,  
Descendu dans ce puits. Or, adieu : j'en suis hors  
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;  
    Car, pour moi, j'ai certaine affaire  
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin

En toute chose il faut considérer la fin.


---

# GRIPPEMINAUD

---

## LE CHAT ET LE RENARD

**L**e Chat et le Renard, comme beaux petits saints,  
S'en allaient en pèlerinage.  
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,  
Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage,  
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
S'indemnisèrent à qui mieux mieux.  
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,  
Pour l'accourcir ils disputèrent.  
La dispute est d'un grand secours:  
Sans elle on dormirait toujours.  
Nos pèlerins s'égosillèrent.  
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.  
Le Renard au Chat dit enfin:  
Tu prétends être fort habile;  
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.  
Non, dit l'autre: je n'ai qu'un tour dans mon bissac;  
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.  
Eux de recommencer la dispute à l'envi.  
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,  
Une meute apaisa la noise.  
Le Chat dit au Renard: Fouille en ton sac, ami;  
Cherche en ta cervelle matoise  
Un stratagème sûr: pour moi, voici le mien.  
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.  
L'autre fit cent tours inutiles,  
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut  
Tous les confrères de Brifaut.  
Partout il tenta des asiles;  
Et ce fut partout sans succès;  
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.  
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles  
L'étranglèrent du premier bond.  
Le trop d'expédients peut gâter une affaire:  
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.  
N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon.



## LE CHAT ET UN VIEUX RAT

J'ai lu chez un conteur de fables,  
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,  
 L'Attila, le fléau des rats,  
 Rendait ces derniers misérables :  
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
 Que ce Chat exterminateur,  
 Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :  
 Il voulait de Souris dépeupler tout le monde.  
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
 La mort-aux-rats, les souricières,  
 N'étaient que jeux au prix de lui.  
 Comme il voit que dans leurs tanières  
 Les Souris étaient prisonnières  
 Qu'elles n'osaiènt sortir, qu'il avait beau chercher,  
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher  
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate  
 A de certains cordons se tenait par la patte.  
 Le peuple des Souris croit que c'est châtiment,  
 Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,  
 Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;  
 Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.  
 Toutes, dis-je, unanimement,  
 Se promettent de rire à son enterrement,  
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
 Puis ressortant font quatre pas,  
 Puis enfin se mettent en quête.  
 Mais voici bien une autre fête :  
 Le pendu ressuscite ; et sur ses pieds tombant,  
 Attrape les plus paresseuses.  
 Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :  
 C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses  
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :  
 Vous viendrez toutes au logis.  
 Il prophétisait vrai : notre maître Mitis  
 Pour la seconde fois les trompe et les affine,  
 Blanchit sa robe et s'enfarine ;



Et de la sorte déguisé,  
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
Ce fut à lui bien avisé:  
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.  
Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:  
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;  
Même il avait perdu sa queue à la bataille.  
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
S'écria-t-il de loin au général des Chats:  
Je soupçonne dessous encor quelque machine  
Rien ne te sert d'être farine;  
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.  
C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence:  
Il était expérimenté,  
Et savait que la méfiance  
Est mère de la sûreté.

---

# LA GENT TROTTE-MENU

---

## CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un Chat, nommé Rodilardus,  
Faisait de rats telle déconfiture  
Que l'on n'en voyait presque plus,  
Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,  
Ne trouvait à manger que le quart de son sou;  
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,  
Non pour un chat, mais pour un diable.  
Or un jour qu'au haut et au loin  
Le galant alla chercher femme,  
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,  
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin  
Sur la nécessité présente.  
Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,  
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
Attacher un grelot au cou de Rodilard;  
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,  
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre;  
Qu'il n'y savait que ce moyen.  
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen:  
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.  
La difficulté fut d'attacher le grelot.  
L'un dit: Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;  
L'autre: Je ne saurais. Si bien que sans rien faire  
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,  
Qui pour néant se sont ainsi tenus;  
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
Voire chapitres de chanoines.  
Ne faut-il que délibérer,  
La cour en conseillers foisonne:  
Est-il besoin d'exécuter,  
L'on ne rencontre plus personne.

## LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur légende  
 Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici bas,  
 Dans un fromage de Hollande  
 Se retira loin du tracas.  
 La solitude était profonde,  
 S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là dedans.

Il fit tant, de pieds et de dents,  
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage  
 Le vivre et le couvert: que faut-il davantage?  
 Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens  
 A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage  
 Des députés du peuple rat  
 S'en vinrent demander quelque aumône légère:  
 Ils allaient en terre étrangère  
 Chercher quelque secours contre le peuple chat;  
 Ratopolis était bloquée:

On les avait contraints de partir sans argent,  
 Attendu l'état indigent  
 De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu, certains que le secours  
 Serait prêt dans quatre ou cinq jours.  
 Mes amis, dit le Solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:  
 En quoi peut un pauvre reclus  
 Vous assister? que peut-il faire

Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?  
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,  
 Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,  
 Par ce Rat si peu secourable?

Un moine? Non, mais un dervis:

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.



## LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le Rat de ville  
Invita le Rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis.  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;  
Rien ne manquait au festin;  
Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit:  
Le Rat de ville détale;  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:  
Rats en campagne aussitôt;  
Et le citadin de dire:  
Achevons tout notre rô.

C'est assez, dit le rustique;  
Demain vous viendrez chez moi.  
Ce n'est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre;  
Je mange tout à loisir.  
Adieu donc. Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre!

## LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
 De cette vérité deux fables feront foi ;  
 Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion  
 Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
 Le roi des animaux, en cette occasion,  
 Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
 Ce bienfait ne fut pas perdu.  
 Quelqu'un aurait-il jamais cru  
 Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
 Cependant il avint qu'au sortir des forêts  
 Ce Lion fut pris dans des rets,  
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
 Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents  
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.  
 Patience et longueur de temps  
 Font plus que force ni que rage.

(Cp. *La Colombe et la Fourmi*, p. 87)



## LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU

Un Souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,  
 Fut presque pris au dépourvu.  
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :  
 J'avais franchi les monts qui bornent cet État,  
 Et trottai comme un jeune rat  
 Qui cherche à se donner carrière,  
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :  
 L'un doux, bénin, et gracieux,  
 Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;  
 Il a la voix perçante et rude,  
 Sur la tête un morceau de chair,  
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air  
 Comme pour prendre sa volée,  
 La queue en panache étalée.

Or, c'était un Cochet, dont notre souriceau  
Fit à sa mère le tableau,  
Comme d'un animal venu de l'Amérique.  
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,  
Faisant tel bruit et tel fracas,  
Que moi, qui, grâce aux Dieux, de courage me pique,  
En ai pris la fuite de peur,  
Le maudissant de très bon cœur.  
Sans lui j'aurais fait connaissance  
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :  
Il est velouté comme nous,  
Marqueté, longue queue, une humble contenance,  
Un modeste regard, et portant l'œil luisant.  
Je le crois fort sympathisant  
Avec Messieurs les Rats; car il a des oreilles  
En figure aux nôtres pareilles.  
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat  
L'autre m'a fait prendre la fuite.  
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,  
Qui, sous son minois hypocrite,  
Contre toute ta parenté  
D'un malin vouloir est porté.  
L'autre animal, tout au contraire,  
Bien éloigné de nous mal faire,  
Servira quelque jour peut-être à nos repas.  
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.  
Garde-toi, tant que tu vivras,  
De juger des gens sur la mine.

---



# LA DAME AU NEZ POINTU

---

## LA BELETTE ENTREE DANS UN GRENIER

**D**amoiselle Belette, au corps long et flouet,  
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:  
Elle sortait de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galande fit chère lie,

Mangea, rongea : Dieu sait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion!

La voilà, pour conclusion,

Grasse, maflue et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant diné son soû,

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,

Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,

C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un Rat, qui la voyait en peine,

Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres;

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres.



## LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une Chauve-souris donna tête baissée

Dans un nid de Belette; et sitôt qu'elle y fut,

L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,

Pour la dévorer accourut.

Quoi? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,

Après que votre race a tâché de me nuire!

N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession.

Moi souris! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'auteur de l'univers,  
Je suis oiseau; voyez mes ailes:  
Vive la gent qui fend les airs!  
Sa raison plut, et sembla bonne.  
Elle fait si bien qu'on lui donne  
Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie  
Aveuglément se va fourrer

Chez une autre Belette aux oiseaux ennemie,  
La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau  
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,  
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage:  
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.

Je suis souris: vivent les rats!

Jupiter confonde les chats!

Par cette adroite repartie

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,  
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.

Le sage dit, selon les gens:

Vive le Roi! vive la ligue!



## LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune Lapin  
Dame Belette, un beau matin,  
S'empara: c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.  
Elle porta chez lui ses pénates, un jour  
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,  
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La Belette avait mis le nez à la fenêtre.

Ô dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?  
Dit l'animal chassé du paternel logis.

Ô là, Madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les Rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre  
Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre,

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.

Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean Lapin allégua la coutume et l'usage:

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis,

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'était un Chat, vivant comme un dévot ermite,

Un Chat faisant la chattemite,

Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agréé.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée,

Grippeminaud leur dit: Mes enfants, approchez,

Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois

Les petits souverains se rapportants aux rois.



# LE LIÈVRE



## LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un Lièvre en son gîte songeait,  
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?);  
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait:  
Cet animal est triste, et la crainte le rongé.

Les gens de naturel peureux  
Sont, disait-il, bien malheureux.

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite;  
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.  
Voilà comme je vis: cette crainte maudite  
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.  
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle?  
Je crois même qu'en bonne foi  
Les hommes ont peur comme moi.  
Ainsi raisonnait notre Lièvre,  
Et cependant faisait le guet.  
Il était douteux, inquiet:

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.  
Le mélancolique animal,  
En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit: ce lui fut un signal  
 Pour s'enfuir devers sa tanière.  
 Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.  
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;  
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.  
 Oh! dit-il, j'en fais faire autant  
 Qu'on m'en fait faire! Ma présence  
 Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!  
 Et d'où me vient cette vaillance?  
 Comment? des animaux qui tremblent devant moi!  
 Je suis donc un foudre de guerre!  
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre  
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.



## LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir; il faut partir à point:  
 Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.  
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
 Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?  
 Repartit l'animal léger:  
 Ma commère, il faut vous purger  
 Avec quatre grains d'ellébore.  
 Sage ou non, je parie encore.  
 Ainsi fut fait; et de tous deux  
 On mit près du but les enjeux:  
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
 Ni de quel juge l'on convint.  
 Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,  
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,  
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,  
 Et leur fait arpenter les landes.  
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
 Pour dormir, et pour écouter  
 D'où vient le vent, il laisse la Tortue  
 Aller son train de sénateur.  
 Elle part, elle s'évertue,  
 Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,  
Tient la gageure à peu de gloire,  
Croit qu'il y va de son honneur  
De partir tard. Il broute, il se repose,  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit  
Furent vains: la Tortue arriva la première.  
Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?  
De quoi vous sert votre vitesse?  
Moi l'emporter! et que serait-ce  
Si vous portiez une maison?

---



# LES OISEAUX

---

## LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une Tortue était, à la tête légère,  
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.  
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;  
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.  
Deux Canards, à qui la commère  
Communica ce beau dessein,  
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.  
Voyez-vous ce large chemin?  
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique:  
Vous verrez mainte république,  
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez  
Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
Ulysse en fit autant. (On ne s'attendait guère  
De voir Ulysse en cette affaire.)  
La Tortue écouta la proposition.  
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine  
Pour transporter la pèlerine.  
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.  
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.  
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.  
La Tortue enlevée, on s'étonne partout  
De voir aller en cette guise  
L'animal lent et sa maison,  
Justement au milieu de l'un et l'autre Oison.  
Miracle! criait-on: venez voir dans les nues  
Passer la reine des tortues.  
La reine! vraiment oui: je la suis en effet;  
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait  
De passer son chemin sans dire aucune chose;  
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,  
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.  
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,

Et vaine curiosité,  
 Ont ensemble étroit parentage.  
 Ce sont enfants tous d'un lignage.



### LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.  
 Je ne veux, pour le témoigner,  
 Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,  
 Pondait tous les jours un œuf d'or.  
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor :  
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable  
 A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,  
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !  
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus  
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus,  
 Pour vouloir trop tôt être riches !



### LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Après que le Milan, manifeste voleur,  
 Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,  
 Et fait crier sur lui les enfants du village,  
 Un Rossignol tomba dans ses mains par malheur  
 Le héraut du printemps lui demande la vie.  
 Aussi bien que manger en qui n'a que le son ?  
 Écoutez plutôt ma chanson :  
 Je vous raconterai Térée et son envie.  
 Qui, Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ?  
 Non pas ; c'était un roi dont les feux violents  
 Me firent ressentir leur ardeur criminelle.  
 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle  
 Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.  
 Le Milan alors lui réplique :  
 Vraiment, nous voici bien, lorsque je suis à jeun,  
 Tu me viens parler de musique.

J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,  
 Tu peux lui conter ces merveilles.  
 Pour un milan, il s'en rira :  
 Ventre affamé n'a point d'oreilles.



## PHILOMÈLE ET PROGNÉ

Autrefois Progné l'hirondelle  
 De sa demeure s'écarta,  
 Et loin des villes s'emporta  
 Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.  
 Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?  
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :  
 Je ne me souviens point que vous soyez venue,  
 Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.  
 Dites-moi, que pensez-vous faire ?  
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?  
 Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?  
 Progné lui repartit : Eh quoi ? cette musique,  
 Pour ne chanter qu'aux animaux,  
 Tout au plus à quelque rustique ?  
 Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?  
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.  
 Aussi bien, en voyant les bois,  
 Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,  
 Parmi des demeures pareilles,  
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage  
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :  
 En voyant les hommes, hélas !  
 Il m'en souvient bien davantage.



## L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.  
 Voici comme Ésope le mit  
 En crédit :



Les alouettes font leur nid  
 Dans les blés quand ils sont en herbe,  
 C'est-à-dire environ le temps  
 Que tout aime et que tout pullule dans le monde,  
 Monstres marins au fond de l'onde,  
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.  
 Une pourtant de ces dernières  
 Avait laissé passer la moitié d'un printemps  
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.  
 A toute force enfin elle se résolut  
 D'imiter la nature, et d'être mère encore.  
 Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,  
 A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.  
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée  
 Se trouvât assez forte encor  
 Pour voler et prendre l'essor,  
 De mille soins divers l'Alouette agitée  
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
 D'être toujours au guet et faire sentinelle.  
 Si le possesseur de ces champs  
 Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,  
 Écoutez bien: selon ce qu'il dira,  
 Chacun de nous décampera.  
 Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,  
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
 Ces blés sont mûrs, dit-il: allez chez nos amis  
 Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.  
 Notre Alouette de retour  
 Trouve en alarme sa couvée.  
 L'un commence: Il a dit que, l'aurore levée,  
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
 S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,  
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite;  
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
 Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.  
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
 L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.  
 Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.  
 Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose  
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.  
 Mon fils, allez chez nos parents  
 Les prier de la même chose.  
 L'épouvante est au nid plus forte que jamais.  
 Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...  
 Non, mes enfants; dormez en paix:  
 Ne bougeons de notre demeure.  
 L'Alouette eut raison; car personne ne vint.  
 Pour la troisième fois, le Maître se souvint  
 De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,  
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.  
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.  
 Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous  
 Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille  
 Nous prenions dès demain chacun une faucille:  
 C'est là notre plus court; et nous achèverons  
 Notre moisson quand nous pourrons.  
 Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette:  
 C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!  
 Et les petits, en même temps,  
 Voletants, se culebutants,  
 Délogèrent tous sans trompette.

## LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre:  
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,  
 Fut assez fou pour entreprendre  
 Un voyage en lointain pays.  
 L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?  
 Voulez-vous quitter votre frère?  
 L'absence est le plus grand des maux:  
 Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,  
 Les dangers, les soins du voyage,  
 Changent un peu votre courage.  
 Encor, si la saison s'avancait davantage!

Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau  
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.  
Je ne songerai plus que rencontre funeste,  
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon gîte, et le reste ?

Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur ;

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;  
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :  
Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère ;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint.

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage  
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,

Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,

Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;

Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las

Les menteurs et traîtres appas.

Le las était usé : si bien que, de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;

Quelque plume y périt ; et le pis du destin

Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,

Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle

Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,



S'envola, s'abattit auprès d'uneasure,  
 Crut pour ce coup que ses malheurs  
 Finiraient par cette aventure;  
 Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
 Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié  
 La volatile malheureuse,  
 Qui, maudissant sa curiosité,  
 Traînant l'aile et tirant le pié,  
 Demi-morte et demi-boiteuse,  
 Droit au logis s'en retourna :  
 Que bien, que mal, elle arriva  
 Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger  
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?  
 Que ce soit aux rives prochaines.  
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
 Toujours divers, toujours nouveau;  
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.  
 J'ai quelquefois aimé: je n'aurais pas alors  
 Contre le Louvre et ses trésors,  
 Contre le firmament et sa voûte céleste,  
 Changé les bois, changé les lieux  
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
 De l'aimable et jeune Bergère  
 Pour qui, sous le fils de Cythère,  
 Je servis, engagé par mes premiers serments.  
 Hélas! quand reviendront de semblables moments?  
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants  
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?  
 Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!  
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?  
 Ai-je passé le temps d'aimer?

## LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,  
 Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Il côtoyait une rivière.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;  
Ma commère la Carpe y faisait mille tours

Avec le Brochet son compère.

Le Héron en eût fait aisément son profit:

Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.

Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit:

Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.

Après quelques moments l'appétit vint: l'Oiseau,

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le Rat du bon Horace.

Moi, des tanches! dit-il, moi, Héron, que je fasse

Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?

La tanche rebutée, il trouva du goujon.

Du goujon! c'est bien là dîner d'un Héron!

J'ouvrirais pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise!

Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise

De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;

On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,

Surtout quand vous avez à peu près votre compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons

Que je parle; écoutez, humains, un autre conte:

Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

(Cp. *La Fille*, p. 30)

---

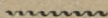


## LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

**L**es Grenouilles se lassant  
De l'état démocratique,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupiter les soumit au pouvoir monarchique.  
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique:  
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,  
Que la gent marécageuse,  
Gent fort sotte et fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du marécage,  
Sans oser de longtemps regarder au visage  
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.  
Or c'était un Soliveau,  
De qui la gravité fit peur à la première  
Qui, de le voir s'aventurant,  
Osa bien quitter sa tanière.  
Elle approcha, mais en tremblant;  
Une autre la suivit, une autre en fit autant:  
Il en vint une fourmilière;



Et leur troupe à la fin se rendit familière  
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.  
 Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.  
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :  
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.  
 Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,  
 Qui les croque, qui les tue,  
 Qui les gobe à son plaisir ;  
 Et Grenouilles de se plaindre,  
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ? votre désir  
 A ses lois croit-il nous astreindre ?  
 Vous avez dû premièrement  
 Garder votre gouvernement ;  
 Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire  
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :  
 De celui-ci contentez-vous,  
 De peur d'en rencontrer un pire.



## LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une Grenouille vit un Bœuf  
 Qui lui sembla de belle taille.  
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,  
 Pour égaler l'animal en grosseur ;  
 Disant : Regardez bien, ma sœur ;  
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?  
 Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?  
 Vous n'en approchez point. La chétive pécore  
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
 Tout petit prince a des ambassadeurs,  
 Tout marquis veut avoir des pages.



# LA MOUCHE, LA CIGALE, ET LA FOURMI

---

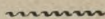
## LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,  
Six forts chevaux tiraient un coche.  
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu;  
L'attelage suait, soufflait, était rendu.  
Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les animer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment  
Qu'elle fait aller la machine,  
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.  
Aussitôt que le char chemine,  
Et qu'elle voit les gens marcher,  
Elle s'en attribue uniquement la gloire,  
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit  
Un sergent de bataille allant en chaque endroit  
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.  
La Mouche, en ce commun besoin,  
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;  
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.  
Le moine disait son bréviaire:  
Il prenait bien son temps! une femme chantait:  
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!  
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
Et fait cent sottises pareilles.  
Après bien du travail, le Coche arrive au haut:  
Respirons maintenant! dit la Mouche aussitôt:  
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
Çà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.  
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
S'introduisent dans les affaires:  
Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés.

~~~~~

LA CIGALE ET LA FOURMI

La Cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue:
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la Fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'ôût, foi d'animal,
 Intérêt et principal.
 La Fourmi n'est pas prêteuse:
 C'est là son moindre défaut.
 Que faisiez-vous au temps chaud?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse.
 Vous chantiez? j'en suis fort aise:
 Eh bien! dansez maintenant.



LA COLOMBE ET LA FOURMI

Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
 Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe
 Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La Colombe aussitôt usa de charité:
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
 Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
 Elle se sauve. Et là-dessus
 Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.
 Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
 Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
 Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.

Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête:
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

(Cp. *Le Lion et le Rat* p. 68)

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.
Un Villageois, considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!

Hé parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé:
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le Gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?

Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme:
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,

Et que ce Gland eût été gourde?

Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.



LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le Chêne un jour dit au Roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête,
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir :
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;

Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.



LE SATYRE ET LE PASSANT

Au fond d'un antre sauvage
 Un Satyre et ses enfants
 Allaient manger leur potage,
 Et prendre l'écuëlle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
 Lui, sa femme, et maint petit:
 Ils n'avaient tapis ni housse,
 Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
 Entre un Passant morfondu.
 Au brouet on le convie:
 Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
 De le semondre deux fois.
 D'abord avec son haleine
 Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne:
Notre hôte, à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!

DERNIER ACTE

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait.
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre

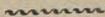
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.



L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent
Une Huître, que le flot y venait d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse, et dit: il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, et la gruge,
 Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.



LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.

Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
 Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
 La moitié? les trois quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.
 Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue; et le soin de soulager ces maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier;
 Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
 Il a pour tels et tels un soin particulier.

Ce sont ses amis; il nous laisse.

Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
 Aucun n'était content; la sentence arbitrale

A nul des deux ne convenait :

Jamais le Juge ne tenait

A leur gré la balance égale.

De semblables discours rebutaient l'appointeur :
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur :
 Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
 Affligés et contraints de quitter ces emplois,
 Vont confier leur peine au silence des bois.
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
 Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui mieux que vous sait vos besoins?

Apprendre à se connaître est le premier des soins
 Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

 Troublez l'eau: vous y voyez-vous?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?

 La vase est un épais nuage

Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.

Mes frères, dit le Saint, laissez-la reposer,

 Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler demeurez au désert.

 Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade

Il faut des médecins, il faut des avocats;

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:

Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

Ô vous, dont le public emporte tous les soins,

 Magistrats, princes et ministres,

Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,

 Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:

Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!

Je la présente aux rois, je la propose aux sages:

 Par où saurais-je mieux finir?



TABLE

LES DIEUX

Le Bûcheron et Mercure (V. 1)	3
Phébus et Borée (VI. 3)	5
La Mort et le Bûcheron (I. 16)	6

LE PETIT DIEU

Le Jardinier et son Seigneur (IV. 4)	7
Le Curé et le Mort (VII. 11)	8
Les Médecins (V. 12)	9
L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin (IX. 5)	10
L'Avantage de la science (VIII. 19)	11
Le Marchand, le Gentilhomme, le Père et le Fils de roi (X. 15)	12
L'Ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune (VII. 14)	13
Le Savetier et le Financier (VIII. 2)	15
Le Chartier embourbé (VI. 18)	16
Le Charlatan (VI. 19)	17
Les Voleurs et l'Ane (I. 13)	18
Le Paysan du Danube (XI. 7)	19
L'Œil du Maître (IV. 21)	21
Le Meunier, son Fils, et l'Ane (III. 1)	22

L'AMOUR ET LA FOLIE

L'Amour et la Folie (XII. 14)	25
Le Mari, la Femme, et le Voleur (IX. 15)	26
L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses (I. 17)	27
L'Ivrogne et sa Femme (III. 7)	28

LA FOLIE

La jeune Veuve (VI. 21)	29
La Fille (VII. 5)	30
Les Femmes et le Secret (VIII. 6)	31
La Femme noyée (III. 16)	32
Les Devineresses (VII. 15)	33
La Vieille et les deux Servantes (V. 6)	35
La Laitière et le Pot au lait (VII. 10)	36

INTERMÈDE

L'Ours et l'Amateur des jardins (VIII. 10)	38
--	----

LA COUR DU LION

La Cour du Lion (VII. 7)	40
Le Singe et le Chat (IX. 17)	41
Le Singe et le Léopard (IX. 3)	42
La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion (I. 6)	42
Les Animaux malades de la peste (VII. 1)	43

LE BAUDET

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel (II. 10)	46
L'Ane et le petit Chien (IV. 5)	47

LE CHIEN

La Lice et sa Compagne (II. 7)	48
Le Loup et le Chien (I. 5)	48

COMPÈRE LOUP

Le Loup et les Bergers (X. 5)	50
Le Loup et l'Agneau (I. 10)	51
Le Loup devenu Berger (III. 3)	52
Le Loup et la Cicogne (III. 9)	53
Le Cheval et le Loup (V. 8)	53
Le Loup et le Renard (XI. 6)	54

MAÎTRE RENARD

Le Renard et les Raisins (III. 11)	57
Le Corbeau et le Renard (I. 2)	57
Le Renard et la Cicogne (I. 18)	58
Le Coq et le Renard (II. 15)	59
Le Renard et le Bouc (III. 5)	60

GRIPPEMINAUD

Le Chat et le Renard (IX. 14)	62
Le Chat et un vieux Rat (III. 18)	63

LA GENT TROTTE-MENU

Conseil tenu par les Rats (II. 2)	65
Le Rat qui s'est retiré du monde (VII. 3)	66
Le Rat de ville et le Rat des champs (I. 9)	67
Le Lion et le Rat (II. 11)	68
Le Cochet, le Chat, et le Souriceau (VI. 5)	68

LA DAME AU NEZ POINTU

La Belette entrée dans un grenier (III. 17)	70
La Chauve-souris et les deux Belettes (II. 5)	70
Le Chat, la Belette, et le petit Lapin (VII. 16)	71

LE LIÈVRE

Le Lièvre et les Grenouilles (II. 14)	73
Le Lièvre et la Tortue (VI. 10)	74

LES OISEAUX

La Tortue et les deux Canards (X. 2)	76
La Poule aux œufs d'or (V. 13)	77
Le Milan et le Rossignol (IX. 18)	77
Philomèle et Progné (III. 15)	78
L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ (IV. 22)	78
Les deux Pigeons (IX. 2)	80
Le Héron (VII. 4)	82

LA RÉPUBLIQUE AQUATIQUE

Les Grenouilles qui demandent un roi (III. 4)	84
La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf (I. 3)	85

LA MOUCHE, LA CIGALE, ET LA FOURMI

Le Coche et la Mouche (VII. 9)	86
La Cigale et la Fourmi (I. 1)	87
La Colombe et la Fourmi (II. 12)	87

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le Gland et la Citrouille (IX. 4)	89
Le Chêne et le Roseau (I. 22)	90

INTERMÈDE

Le Satyre et le Passant (V. 7)	92
--	----

DERNIER ACTE

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes (XI. 8)	94
L'Huitre et les Plaideurs (IX. 9)	95
Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire (XII. 25)	95

AJOUTER A LA LOUANGE DE JEAN DE LA FONTAINE serait verser de l'eau dans la mer. Bornons-nous donc à dire deux mots du choix publié ci-devant. Nous nous sommes efforcés d'y réunir en un cercle, étroit en apparence, vaste dans la réalité supérieure des idées, celles des fables qui nous ressemblent en quelque sorte nous-mêmes. Comme d'un tout petit diamant jaillissent les rayons de l'immense soleil, enrichis de mille couleurs nées des facettes du joyau précieux, ainsi Jean de la Fontaine résume en un faisceau lumineux les hommes et les idées de son temps, voire l'humanité entière. A côté des éternels personnages de la comédie humaine, dont les plus saillants traits nous sont transmis des temps d'Ésope, fabuliste fabuleux, et des régions lointaines de Pilpay, de Lokman et de Kalidasa, on est frappé de rencontrer chez lui l'accapareur et le nouveau riche, le soldat et l'ouvrier, types que l'on croyait d'aujourd'hui ou d'hier.

Aussi nous sommes-nous permis de grouper ces personnages dans un ordre tout autre que celui conventionnel, tâchant de mettre en relief les principaux acteurs dans les «cent actes divers». Ceci, nous l'espérons, en facilitera la lecture et ne pourra qu'augmenter le plaisir du lecteur qui aimera à comparer ces petits chefs-d'œuvre entre eux. Beaucoup, sans doute, se plaindront de n'y trouver telle ou telle fable favorite. Nous ne sommes pas les derniers à le regretter, qui déplorons de n'avoir pu faire qu'un choix, si copieux soit-il.

Les Fables furent publiées en quatre parties, 1^{re} et 2^e en 1668, réimprimées avec une 3^e et 4^e partie 1678 et 1679; le XII^e livre ne parut qu'en 1692, à Paris.

Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"

ACADEMIA R. P. R.
FILIALA CLUJ
BIBLIOTECA
Nr. 1257/1956

IMPRIMERIE
SPAMER, LEIPZIG

0,01. —

